



Professeur Jean Cheymol

Président de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

Allocution du Président entrant

Jean CHEYMOL

le samedi 27 février 1971

Mesdames,

Mesdemoiselles,

Messieurs,

Auguste Comte a écrit : « On ne connaît bien une science que lorsqu'on en sait l'histoire. » Médecin et fondamentaliste convaincu, j'apprécie donc à sa haute valeur l'honneur que vous me faites en me demandant d'assurer la présidence biennale de votre Assemblée.

Si, — selon la terminologie 1968 —, *hospitalo-universitaire à temps... très.. complet*, je n'ai eu au cours de ma carrière de... *mandarin...* que peu de loisirs à consacrer à l'Histoire des Sciences et de la Médecine, — recherches, enseignement, administration et commissions multiples dévorant mes journées —, je n'ai cessé de penser avec complaisance aux possibilités de la troisième jeunesse accordée aux honoraires pour me rattraper.

Dans cette salle où j'ai siégé bien souvent comme thésard, puis comme juge, je souhaitais m'asseoir au bout de la dernière banquettes recouverte de velours rouge et y écouter avec dilection grande et petite histoires, — la petite souvent plus vraie et plus vivante que la grande —, m'instruire parmi vous et grâce à vous.

Et voilà que les amicales insistances des Présidents Bariéty, Huard, Coury et vos suffrages m'ont conduit à ce fauteuil.

Si votre choix me gonfle d'orgueil, il n'est pas sans m'inquiéter, un noviciat prolongé aurait été plus sage pour me permettre de profiter de l'expérience de présidents plus qualifiés que moi.

Succéder aux trente Présidents, — j'en ai établi la liste prestigieuse —, qui ont dirigé les débats de notre Société au cours des presque 70 ans de son existence, n'est pas sans péril.

Pour ne retenir que le succès obtenu par mes trois prédécesseurs : le Dr André Pecker dont le sens artistique, l'érudition et le talent d'administrateur sont appréciés de tous, le recteur Pierre Huard, grand voyageur et spécialiste de l'Orient et le Pr Charles Coury, digne disciple de son maître le Pr Maurice Bariéty, tant comme phthisiologue que comme historien. Il me cède sa place encore chaude. Pendant deux ans ont été réunis sous son même chef, la direction de notre Société et celle de la chaire d'Histoire de la Médecine. Cela nous a valu d'être associés intimement l'an dernier au centenaire de la chaire rénovée en 1870 par Daremberg.

Cette chaire est ancrée actuellement dans un havre de grâce — près du ciel par son altitude —, où nous trouvons : documentation, iconographie abondante et le si fructueux et aimable accueil du Maître et de la Maîtresse de céans.

Mes scrupules avaient trouvé un apaisement dans le maintien au Conseil de mes trois prédécesseurs immédiats et aussi à cause de la haute silhouette rassurante du voisin de gauche du Président, le Secrétaire Général, le Dr Th. Vetter, dont la parole assurée et tranquille, le calme imperturbable, la sagesse et le travail compensaient mes insuffisances. Or il s'écarte lui aussi... heureusement pas trop loin puisque nous le conservons comme Vice-Président.

Son remplaçant, le Pr Jean Sournia, a une réputation bien établie d'historien et d'organisateur. Après avoir créé l'enseignement d'Histoire de la Médecine à Rennes, il est devenu parisien et sa présence à mes côtés me reconfortera.

Eléments stables de votre bureau : nos deux Vices-Présidents, notre Trésorier mon ami Charles Génot, notre Archiviste Mlle Jacqueline Sonolet et le Secrétaire Général adjoint et rédacteur du bulletin le Dr Louis Vincelet. Ils ont tous fait leurs preuves.

Eléments nouveaux devant subir leur probatoire : le Président, le Secrétaire Général, le deuxième Secrétaire Général adjoint le Dr Jean Théodoridès, dont vous appréciez depuis longtemps la participation fructueuse à nos séances. Tous réunis dans un même effort, ils vous assurent de leur bonne volonté et comptent sur votre appui généreux.

Quand on prend une charge nouvelle, il est constant, — bien qu'imprudent —, de prévoir un programme.

Si nous voulons augmenter l'audience de notre Société, le nombre de ses membres, tout en abaissant l'âge moyen, il me paraît utile de la faire mieux connaître par une ou deux réunions annuelles largement ouvertes vers l'extérieur (public médical, para-médical et même grand public éclairé).

En 1971, quel thème proposer correspondant à un anniversaire d'un grand homme ou d'un événement important ? Une date et un nom m'ont été soufflés à l'oreille et ma première réaction a été enthousiaste : le bicentenaire de la naissance de Xavier Bichat (14 novembre 1771, donc 14 novembre 1971). Cette pure gloire française mérite nos suffrages.

Il ne faut cependant pas oublier que la toute jeune Société française d'Histoire de la Médecine — avec l'audace de ses six mois d'âge —, décida de commémorer avec éclat le 22 juillet 1902 le centenaire de la mort de Bichat. Elle convia — avec succès — à se joindre à elle :

- Faculté de médecine ;
- Société de biologie ;
- Société de chirurgie ;
- Société médicale des hôpitaux ;
- Société d'anthropologie ;
- Société de zoologie, etc.,

sous oublier le Conseil municipal de Paris et la Direction de l'A.P.

Ce fut une grande journée marquée par :

- L'émission d'une médaille commémorative ;
- Une cérémonie sur la tombe au Père-Lachaise ;
- L'apposition d'une plaque sur la maison mortuaire, 14, rue Chanoinesse ;
- Une grande séance au Grand Amphithéâtre de la Faculté, etc.

Devons-nous, pouvons-nous faire l'équivalent pour la naissance du même génial Bichat ?

Ne trouvera-t-on pas que nous manquons d'imagination en annexant le même grand homme par les deux extrêmes inversés de son existence ; il est vrai à 70 ans d'intervalle. Nous en reparlerons après mûre réflexion !

Presque simultanément furent fondées nos filiales, lyonnaise (1933), montpellieraine (1934), au temps actuel le mot filiale prenant un ton paternaliste mal accepté, disons plutôt nos sœurs cadettes mais bien majeures et émancipées. N'y aurait-il pas intérêt à resserrer davantage nos liens avec elles... par des réunions communes, une participation élargie dans nos Conseils respectifs, etc.

Le doyen Turchini, qui est si souvent des nôtres, s'y emploiera avec nous.

Pour rendre nos séances plus fructueuses, n'y aurait-il pas lieu de grouper une à deux fois par an sur un thème commun bien choisi les communications dont une introductive pourrait avoir la substance d'une conférence d'une heure.

Ce sont là quelques sujets sur lesquels vous avez déjà sûrement réfléchi longuement. Votre sagesse saura s'exercer pour inspirer au mieux sur ces différents points la bonne volonté de votre bureau.

En 1972, le Congrès de Londres de la Société Internationale doit retenir notre attention. Pour justifier l'honneur que nous avons de voir notre

collègue et ami, le Pr Maurice Bariéty, en assurer avec autorité la présidence, notre représentant le Dr André Pecker va nous demander d'y assurer une représentation digne de notre compagnie.

Vos suggestions pertinentes seront les bienvenues pour accroître encore le rayonnement de notre Société parmi nos confrères.

Il est certain que l'intérêt de l'Histoire de la Médecine est loin d'être reconnu à sa juste valeur par le Corps médical. Combien de médecins sont sur ce sujet d'une indigence affligeante !

Il y a une ou deux décennies, faisant passer les examens de quatrième année, j'ai réalisé parmi les 1 200 étudiants d'alors, non pas un sondage d'opinion — ce n'était pas encore la mode —, mais une enquête personnelle. Aux étudiants *reçus*, la note favorable donnée et inscrite, j'ai posé cette question subsidiaire : Qui était Vulpian, qu'avait-il étudié et enseigné ? Ajoutons que l'examen se passait alors dans l'Amphithéâtre Vulpian où se donnaient également les cours de pharmacologie en reconnaissance du fait que ce grand médecin, savant et doyen, doit être considéré comme le vrai fondateur de la pharmacologie moderne dans cette maison.

Aucun écho à ma question, Vulpian était pratiquement ignoré des étudiants. Agacé, je finis par demander qui représentait la statue en robe professorale située en haut des marches de la rue Antoine Dubois (1). Pas de réponse, si... une, d'une jeune fille candide me disant après avoir mûrement réfléchi... « C'est le Pr Léon Binet, du temps où il portait la barbe » (2).

M. M.

Le mieux pour atteindre le but que nous nous fixons est de travailler. Je vous convie donc à poursuivre le cours normal de notre ordre du jour.

(1) Due au ciseau de notre ancien Président, le Dr Paul Richer.

(2) Citant ce fait à un ami, notaire important en province, celui-ci me disait la méconnaissance du passé par la majorité des Français, la plupart étant incapable de remonter plus haut qu'aux grands-parents, quant aux noms et aux professions exercées par leurs ancêtres.